

IX

LA LEXICALISATION DE LA MÉTAPHORE

Jusqu'à présent, nous avons surtout vu la métaphore comme un fait individuel de langage pris à un moment donné de l'évolution historique de la langue. La langue, d'après la célèbre distinction de FERDINAND DE SAUSSURE, est l'ensemble des moyens dont la mise en œuvre par chaque personne qui parle ou qui écrit constitue le langage. Si l'on considère les relations qui les unissent du seul point de vue synchronique, les échanges se font à sens unique, de la langue au langage. Mais la langue est un organisme vivant qui évolue continuellement, et ce serait se résigner à n'y rien comprendre que de renoncer à la suivre dans sa progression historique ; l'étude synchronique n'explique rien sans le secours d'une perspective diachronique. Le choix de cette perspective historique permet de constater que les relations entre langue et langage ne sont pas à sens unique, et d'envisager comment le langage contribue à son tour à l'évolution et à l'enrichissement de la langue, en particulier par le processus de lexicalisation de la métaphore.

L'évolution historique d'une métaphore peut se schématiser ainsi : création individuelle, dans un fait de langage d'abord unique puis répété, elle est reprise par mimétisme dans un milieu précis et son emploi tend à devenir de plus en plus fréquent dans ce milieu ou dans un genre littéraire donné avant de se généraliser dans la langue ; au fur et à mesure de ce processus, l'image s'atténue progressivement, devenant d'abord « image affective », puis « image morte », pour reprendre la terminologie de CHARLES BALLY. L'évolution atteint son degré ultime quand la métaphore est devenue le mot propre.

A vrai dire, il ne s'agit là que d'un schéma théorique qui ne concerne qu'un très petit nombre de métaphores parmi toutes celles que crée le langage. Pourtant, ce processus joue un rôle considérable dans la création et l'évolution du vocabulaire, puisqu'une part importante des mots dont nous nous servons est constituée par l'ensemble des apports successifs fournis par la lexicalisation des métaphores. En

fait, pour une métaphore donnée, l'évolution peut s'arrêter à n'importe laquelle des étapes du schéma. Telle métaphore pourra continuer à être sentie comme la création originale d'un tempérament individuel : la métaphore du roseau pensant renvoie à Pascal. L'évolution de telle autre métaphore s'arrêtera à sa généralisation dans un milieu ou dans un genre littéraire : l'emploi métaphorique de *moissonner* dans le sens de « tuer » est assez fréquent dans la langue poétique du XVIII^e siècle à l'imitation de Racine, mais ce premier degré de la lexicalisation, attesté par les dictionnaires à partir de 1720 environ, a été le seul. La métaphore de la *flamme* désignant l'amour a atteint une généralisation plus étendue : vers 1670, on la trouve dans les œuvres les plus diverses, dans les tons les plus variés, aussi bien chez Molière, Boileau, M^{me} de Sévigné que chez Racine. Mais cet exemple montre que la lexicalisation de la métaphore peut aussi connaître une évolution régressive. Aujourd'hui, on n'emploie plus guère « flamme » dans cette signification, si ce n'est avec une intention parodique qui ne serait pas possible si la métaphore était toujours considérée comme normale ; on a donc là une délexicalisation de la métaphore.

L'exemple le plus habituel d'une métaphore qui a atteint le dernier degré de la lexicalisation est celui du mot « tête ». Il n'est pas inutile de s'attarder à considérer sa longue histoire. En latin classique, la partie du corps de l'homme et des animaux qui porte les yeux et la bouche est dénommée par le substantif *caput*, à qui il arrive déjà assez fréquemment de désigner par métaphore la personne qui dirige un groupe ou une organisation. Dans la langue populaire, dès la période classique et peut-être même plus tôt, il arrive que l'on remplace *caput* par une métaphore plaisante, *testa*, le nom d'un petit pot de terre cuite. C'est à peu près la même plaisanterie que l'on retrouve aujourd'hui dans l'expression populaire « tu en fais une drôle de fiole ! » Au moment de la colonisation romaine en Gaule, la métaphore *testa* est généralisée dans la langue des soldats et des vétérans pour désigner la tête, à tel point que les Gaulois peuvent la prendre pour le terme propre, surtout s'ils ne connaissent pas le sens premier du mot. L'ancien français dispose ainsi de deux termes pour nommer la tête, *chef* et *teste*. Le premier des deux termes qui sert aussi, par une métaphore arrivée à un tel degré de lexicalisation qu'elle n'est plus sentie comme telle, à désigner la personne qui commande, tend à se spécialiser dans cet emploi, abandonnant au mot « tête » les emplois pour lesquels il est en concurrence avec lui, sauf dans certaines expressions figées comme *couvre-chef*. Aujourd'hui, le seul mot propre en français est « tête », et son origine métaphorique ne pourrait même pas être soupçonnée par quelqu'un qui ne connaîtrait pas son étymologie.

A partir de cette signification, le mot « tête » a été utilisé à son tour dans de nombreuses métaphores, dont quelques-unes ont atteint un certain degré de lexicalisation. Un examen des diverses acceptions du mot « tête » données par le Robert permettra de se faire une idée plus précise de l'importance du processus métaphorique dans l'évolution sémantique :

I. 1° *Zool.* Partie, extrémité antérieure (et aussi supérieure chez les animaux à station verticale) du corps des artiozoaires, qui porte la bouche et les principaux organes des sens, ainsi nommée lorsque cette partie est distincte et reconnaissable...

2° Partie supérieure du corps de l'homme contenant le cerveau et les principaux organes des sens qui est de forme arrondie et tient au tronc par le cou...

Il s'agit là du sens propre du mot.

3° *Par ext.* (la tête représentant la personne tout entière)...

4° *Par ext.* (Une tête représentant un seul individu)...

Ces emplois relèvent du mécanisme de la synecdoque, la partie étant prise pour le tout.

5° *Par ext.* (la tête étant considérée comme la partie vitale)...

Cette relation est métonymique.

6° *Spécialt.* Partie de la tête où poussent les cheveux...

7° *Spécialt.* Le visage, quant aux traits et à l'expression...

Ici encore, ce sont des synecdoques, le tout étant pris pour la partie.

8° Représentation de cette partie du corps de l'homme, des animaux supérieurs...

9° Mesure de cette partie du corps chez l'homme et le cheval...

10° Tête grimée et parée pour se divertir...

11° *Par ext.* Partie d'une chose où l'on pose la tête.

12° *Par ext.* Bois ou cornes des bêtes fauves (cerf, daim, chevreuil)...

Tous ces emplois s'expliquent par le glissement de référence qui caractérise le mécanisme métonymique.

II. — *Tête de mort* : 1° Squelette provenant de la tête d'un mort...

C'est une synecdoque.

2° Emblème de la mort, représentation de ce squelette en métal, etc...

Emploi métonymique.

3° (Forme fautive pour *tête de Maure*, à cause de la couleur). Fromage de Hollande.

Nous avons ici une métaphore, où l'emploi du mot « tête » s'explique sans doute par la forme du fromage.

III. — LA TÊTE, considérée chez l'homme comme siège de la pensée...

Tous les emplois énumérés dans cette rubrique s'expliquent par un processus métonymique.

IV. — *Fig.* Personne qui conçoit et dirige (comme le cerveau fait agir le corps)...

Il s'agit là d'un emploi métaphorique, l'élément analogique étant explicitement exprimé dans la définition.

V. (*Par anal. de situation et de forme*). 1° Partie supérieure d'une chose, notamment lorsqu'elle est arrondie...

Cet emploi s'explique par un processus métaphorique retenant les sèmes de supériorité et de forme arrondie.

2° Partie terminale, extrémité d'une chose, grosse et arrondie...

Emploi métaphorique retenant les sèmes d'extrémité et de forme arrondie.

VI. (*par anal. avec la tête qui se présente en premier dans le sens de la marche*).

Les emplois énumérés dans cette rubrique font intervenir le mécanisme métaphorique qui retient le sème d'antériorité, à deux exceptions près, où le sème d'antériorité se combine avec celui de supériorité :

2° ... b) *Par ext.* Première place dans un classement, une compétition quelconque...

d) Place de celui qui dirige (*fig.*), commande.

Tous les emplois classés en II 3°, en IV, en V et en VI sont des cas de lexicalisation de la métaphore. Ils s'expliquent par l'utilisation des sèmes constitutifs du lexème, et s'opposent nettement aux emplois d'origine métonymique (ou synecdochique, ce qui fait intervenir le même mécanisme), dont on ne peut rendre compte à partir des éléments de signification ; il est facile de constater que tous ces emplois métonymiques sont fondés sur un glissement de référence opéré à partir de la représentation mentale, extralinguistique, de la tête.

Le processus le plus fréquent n'est pas le changement de signification d'un mot isolé, mais la lexicalisation d'un groupe de mots qui tend à se fixer dans un emploi déterminé sans possibilité de segmentation. Le dernier degré de l'évolution est atteint dans ce cas lorsqu'on aboutit à un mot composé senti comme une nouvelle entité totalement distincte de ses éléments constitutifs. L'emploi de « tête de mort » désignant un fromage de Hollande appartient à cette catégorie. La langue française possède un certain nombre de mots composés qui contiennent le nom d'un animal, mais qui ne font plus guère songer à cet animal : œil-de-bœuf ; bec-de-cane ; queue de rat ; pied de poule ; nid d'abeille ; langue de chat ; tête de loup, etc. ¹

Pour parler de lexicalisation d'une expression métaphorique, il n'est évidemment pas nécessaire d'avoir atteint un tel degré de l'évolution. On peut estimer qu'il y a lexicalisation à partir du moment où le remplacement d'un des éléments de l'expression par un synonyme donne une impression de surprise, d'étrangeté ou de maladresse : c'est d'ailleurs là un moyen commode pour rendre à l'image une netteté que la lexicalisation a toujours un peu estompée. Modifier la tournure consacrée « marquer d'une pierre blanche » par la substitution du synonyme « caillou », « marquer d'un caillou blanc » ², rend à l'expres-

1. On en trouvera bien d'autres exemples, analysés avec beaucoup de justesse, dans PIERRE GUIRAUD, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse, 1967.

2. Interview radiodiffusée de M. Georges Pompidou, le 11 août 1970. Le Président de la République était en vacances.

sion une touche de pittoresque en opérant une certaine délexicalisation de la métaphore.

Cette catégorie des expressions métaphoriques lexicalisées comprend un grand nombre d'expressions proverbiales auxquelles il n'est pas possible d'apporter de modification sans donner le sentiment d'une impropriété allant jusqu'à la bouffonnerie ou au dernier ridicule. On ne s'aviserait pas de remplacer « montrer patte blanche » par « montrer jambe blanche », « montrer pied blanc », « montrer main blanche » à moins de rechercher un effet de grotesque. On aboutirait à un résultat semblable en utilisant « faire sortir de ses charnières », « donner des coups de pied dans les brancards » au lieu de « faire sortir de ses gonds », « ruer dans les brancards ». L'unité lexicalisée n'est donc pas le mot, mais le groupe de mots dont on ne peut changer aucun élément sans donner l'impression de commettre un écart par rapport à l'usage généralement accepté. Soit la phrase : « il resta de marbre », ce n'est pas *rester de marbre* qui constitue l'expression métaphorique lexicalisée, puisqu'il est possible de dire : « il était de marbre », mais le groupe *de marbre*, qu'on ne peut remplacer pour traduire l'impassibilité par son équivalent *en marbre*, sans donner l'impression d'avoir commis une faute de langue. On peut d'ailleurs remarquer que la tournure *de marbre* tend à se spécialiser dans l'emploi métaphorique exprimant l'impassibilité, alors que l'on préfère dire *en marbre* s'il s'agit de préciser la matière dont est fait un objet. Le degré de lexicalisation atteint par la métaphore *de marbre* a certes ôté à l'image une bonne part de sa vivacité, mais il ne l'a pas détruite. Il ne faut pas confondre métaphore lexicalisée et « image morte » au sens de BALLY. Un exemple particulièrement intéressant de la métaphore lexicalisée qui continue à faire image est fourni par le substantif *aveuglement*. Au XVII^e siècle, comme en témoigne le *Dictionnaire* de Furetière, ce mot sert encore à désigner le fait d'être aveugle, mais de nos jours il a été totalement supplanté dans cet emploi par le terme d'origine savante *cécité*. Pourtant il continue à faire image et sa parenté avec l'adjectif *aveugle* reste fortement sentie.

La lexicalisation n'entraîne la disparition totale de l'image que dans des conditions particulières dont les mots *chef* et *tête* fournissent des exemples très nets. Le premier cas, celui de *testa*, est celui où la réalité désignée par le sens propre du mot est beaucoup plus rare que celle qui est désignée par le sens métaphorique : il y a tout lieu de penser que le petit pot appelé *testa* était sinon inconnu, du moins très rare en Gaule à l'époque de la colonisation romaine ; c'est la rareté des emplois du sens propre qui fait oublier cette valeur quand l'emploi du sens figuré est fréquent. Le second cas, celui de *chef* suppose une évolution plus longue : l'existence du doublet *chef-tête*

a permis une spécialisation des emplois qui a privé le mot *chef* d'un sens propre assumé par le mot *tête*. Encore faut-il observer que la disparition totale de l'image ne se produit dans ce cas qu'en l'absence d'un lien étymologique toujours senti entre le mot spécialisé dans l'emploi métaphorique et d'un autre mot toujours employé dans son sens propre, comme cela se produit avec *aveuglement*.

Dans les autres cas, l'image est atténuée, mais elle reste sensible, et il est toujours possible de lui rendre sa vivacité primitive en la soulignant par une similitude ou en accompagnant la métaphore lexicalisée d'une métaphore plus neuve.

* * *

Le processus de lexicalisation de la métaphore enrichit la langue en fournissant au vocabulaire des moyens supplémentaires, mais, contrairement à ce que l'on imagine souvent, il n'entraîne pas un affaiblissement du pouvoir de l'imagination. Presque toutes les métaphores lexicalisées peuvent retrouver leur éclat primitif. L'existence de métaphores lexicalisées facilite la création d'images neuves qui leur sont apparentées, et nul ne songerait à mettre en doute l'enrichissement en notations pittoresques que permet l'emploi des expressions proverbiales qui ne sont souvent que des expressions métaphoriques.

On peut estimer que l'expression proverbiale assume deux fonctions principales : la première, plus sensible dans le cas où l'on a une similitude, est soulignée dans la définition de JACQUES PINEAUX³ : « l'expression proverbiale caractérise, par une formule imagée et variable selon les époques et l'usage de la langue, un homme, une situation ou une chose en faisant entrer l'être, la chose ou la situation considérés dans des cadres tout faits et bien connus ». Mais cette définition ne réussit pas à rendre compte d'un certain nombre de locutions proverbiales dont l'emploi correspond surtout à une recherche d'expressivité pittoresque. Voici ce qu'en écrit JACQUES PINEAUX : « Assurément, l'expression conserve la généralité qu'elle avait auparavant ; mais ce trait est sacrifié et disparaît presque au profit d'une vivacité expressive digne d'attention ». Il en donne quinze exemples, qui sont tous métaphoriques⁴. Il faut donc constater que la recherche du pittoresque

3. *Proverbes et dictons français*, Paris, P. U. F., 1956, p. 112.

4. En voici quelques-uns, pour détendre le lecteur (p. 117) : « Vouloir tirer des pets d'un âne mort. Rompre l'anguille au genou. Reprendre du poil de la bête. Fermer l'étable quand les chevaux n'y sont plus. Trouver la pie au nid. Prendre la vache et le veau... »

joue un rôle plus important dans l'emploi de la métaphore passée en proverbe que dans celui de la métaphore neuve.

Et, pour passer à un autre domaine, on a même pu écrire que, dans la littérature fantastique, « le surnaturel naît souvent de ce qu'on prend le sens figuré à la lettre »⁵. Loin de le briser, la lexicalisation des métaphores favorise bien souvent l'essor de l'imagination.

5. TZVETAN TODOROV, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, le Seuil, 1970, p. 84. JACQUES GOIMARD (« La théorie du genre selon Todorov », *Le Monde*, 15 août 1970, p. 10) voit une contradiction chez Todorov : « Il affirme que le récit fantastique ne peut être lu comme une allégorie, et n'en constate pas moins qu'il réalise le sens propre d'une expression figurée. Les récits fantastiques fondés sur des métaphores développées sont-ils autre chose que des allégories ? » Comme nous l'avons vu, l'allégorie échappe à la métaphore en établissant un rapport symbolique et donc intellectuel : il n'y a donc pas contradiction chez Todorov et l'on peut considérer qu'il y a fantastique tant que le rapport symbolique n'est pas établi par la réflexion intellectuelle. Bien souvent, il est vrai, c'est la réflexion des critiques qui détruit le fantastique.